

repentir. Ils dirent : *Que les Otomies & les Chontales, Peuples Barbares qui leur étoient alliez, s'étoient assemblez, & avoient fait la guerre contre la volonté du Senat, dont l'autorité n'avoit pas été assez puissante pour reprimer les premiers mouvemens de la ferocité de ces brutaux. Qu'on leur avoit enfin fait mettre bas les armes; & que la Republique souhaitoit ardemment la paix: Qu'ils ne la demandoient pas seulement au nom du Senat; mais encore en celui de la Noblesse & du Peuple. Que le General pouvoit dès ce moment entrer dans leur Ville, avec tous ses Soldats, qui y demeureroient autant qu'il leur plairoit; avec cette assurance, qu'ils y seroient traités & reverez comme les enfans du Soleil, & les freres de leurs Dieux. Ils conclurent ainsi leur discours, dont tout l'artifice ne put déguiser le tort qu'ils avoient sur le sujet de la guerre passée, & qui ne laissa pas de témoigner la sincerité de leur proposition à l'égard de la paix.*

Le General conservant toujours un air grave & severe, & dissimulant la satisfaction qu'il recevoit de leur soumission, répondit: *Qu'ils devoient être persuadés de ce qu'il leur ordonnoit de rapporter de sa part au Senat, qui étoit, que la grace qu'on leur faisoit n'étoit pas une petite marque de sa bonté, qui vouloit bien les recevoir & leur donner audience, lorsqu'ils avoient sujet de redouter sa colere en qualité de criminels, & de recevoir ses loix en qualité de vaincus. Que la paix qu'ils proposoient étoit conforme à son inclination: mais qu'ils la recherchoient après une guerre trop injuste & trop insolente, pour l'obtenir si aisement, & pour ne la pas acheter. Qu'on verroit comment ils persevereroient à la désirer, & comment ils agiroient pour la mériter. Qu'il tâcheroit cependant de retenir la juste colere de ses Capitaines, en dissimulant les raisons qu'ils avoient de prendre les armes, & retardant le châtiment sans baisser le bras, afin qu'une prompte satisfaction de leur faute les pût faire profiter du tems qu'il y a entre la menace & le coup.*

Cortez leur fit cette réponse, afin de prendre le tems de se guerir, & d'examiner la sincerité de la proposition qu'ils luy faisoient pour ce sujet. Il jugea à propos de renvoyer ces Ambassadeurs en doute du succès de leur negociation; craignant encore que les Senateurs de Tlascala ne se rendissent plus fiers & plus rudes, s'ils le trouvoient facile & relâché sur le sujet de l'accommodement: puisqu'aux affaires de cette nature, ce qui paroît être un détour, est souvent une
voie

voie abrégée, & les difficultez adroites font plus que les empressements.

CHAPITRE XXI.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma viennent au quartier, pour essayer de rompre le traité avec les Tlascalteques. Le Senat demeure dans la resolution de rechercher la paix; & Xicotencal se charge luy-même de la negociation.

LA réputation des Espagnols s'accrut extrêmement par ces victoires: & Motezuma informé exactement de tout ce qui se passoit à Tlascala, par les avis de ses Ministres, & par la diligence de ses Couriers, entra en de plus vives apprehensions du peril qui le menaçoit, quand il vid soumise & vaincue par un petit nombre d'hommes, cette belliqueuse Nation qui avoit résisté tant de fois à toutes ses forces. Il écoutoit avec admiration le récit des exploits de ces Etrangers; & il craignoit qu'après avoir réduit les Tlascalteques à leur obeir, ils n'emploiasent les armes de ces rebelles à de plus grandes entreprises, contre les interêts de son Etat. Ce qui merite en cet endroit de grandes reflexions, est qu'au milieu de tant d'inquietudes & de soupçons, ce Prince ne se souvint point de ses forces, & qu'il n'assembla point d'armée pour sa défense, & la sûreté de sa personne. Au contraire, sans faire aucuns efforts, ni oser déclarer la guerre, comme s'il eût été retenu par quelque genie superieur à son esprit, il s'attachoit entierement aux artifices de la politique, ne balançant que sur le choix des moïens les plus doux. Toute son application en cette conjoncture, alloit à rompre l'union qui se formoit entre les Espagnols & les Tlascalteques: & cela n'étoit pas mal imaginé; car lorsque la resolution manque, la prudence en est plus fine & plus éveillée. Pour cet effet il résolut d'envoïer une nouvelle Ambassade, & un regale à Cortez, sous pretexte de se réjoûir de l'heureux succès de ses armes, & de le prier de luy aider à châ-

tier l'insolence des Tlascalteques revoltéz. Cependant le motif le plus essentiel de cette Ambassade étoit, de faire de nouvelles instances au General des Espagnols, afin qu'il abandonnât le dessein de venir à la Cour de Motezuma, en pressant extrêmement sur les raisons qui obligeoient l'Empereur à ne point accorder cette permission. Ils avoient outre cela une instruction secrette, de reconnoître en quel état la guerre de Tlascalala se trouvoit: & en cas qu'on traitât de la paix, & que les Espagnols y eussent de l'inclination, d'essâier de faire naître tant d'obstacles à la conclusion du traité, qu'ils la pussent empêcher; sans néanmoins faire proître les ombrages que l'Empereur en prenoit, & sans abandonner la negociation, jusqu'à ce qu'ils luy en eussent rendu compte, & qu'ils eussent reçu de nouveaux ordres sur ce sujet.

Cinq Mexicains des plus considerables entre les Nobles, étoient les Chefs de cette Ambassade; & après avoir passé avec quelques précautions sur les terres de Tlascalala, ils arriverent au camp des Espagnols, un peu après que les Ministres de la Republique en furent partis. Cortez les reçut avec beaucoup de joie & de civilité, parce que le silence de Motezuma commençoit à luy donner de l'inquietude. Il leur donna une audience favorable, & témoigna qu'il étoit fort obligé à l'Empereur, de son présent, dont la valeur alloit à deux mille marcs, en plusieurs pieces d'orfèvrerie d'un or fort léger, & en d'autres curiositez, de plumes, & de mantes de coton: néanmoins il ne leur fit point encore de réponse, parce qu'il vouloit qu'avant que de partir ils y vissent avec quelle soumission les Tlascalteques luy demandoient la paix. Aussi les Ambassadeurs ne se presserent point de solliciter leur dépêche, parce qu'ils avoient ordre de demeurer: mais ils ne furent pas long-tems sans découvrir tout le secret de leur instruction, en publiant ce qu'ils devoient taire, par les questions qu'ils faisoient à contre-tems, si indiscrettement, qu'on reconnut facilement toutes les fraïeurs de Motezuma, & de quelle importance étoit la paix avec les Tlascalteques, pour amener cet Empereur à la raison.

Cependant la Republique de Tlascalala, qui desiroit persuader les Espagnols de sa bonne-foi, envôia un ordre à tous les Bourgs & Villages circonvoisins, de porter au camp toute

sorte de vivres, sans en prendre aucun paiement, même sous pretexte d'échange. L'ordre fut exécuté ponctuellement; & l'abondance parut dans le quartier, sans que les Païsans osassent recevoir la moindre récompense. Deux jours après on découvrit sur le chemin de la Ville, une troupe considerable d'Indiens qui s'approchoient, avec toutes les marques de paix. Le General, qui en fut averti, ordonna qu'on leur laissât l'entrée libre; & pour les recevoir, il se fit accompagner par les Ambassadeurs de Mexique, en leur faisant entendre qu'il confioit à leur discretion, une chose qu'il apprehendoit qu'ils ignorassent. Le Chef des Tlascalteques envoïez, étoit Xicotencal même, qui avoit brigué cette commission; soit pour satisfaire le Senat, en amendant sa felonnie par cette action; soit qu'étant convaincu que la paix étoit nécessaire, comme il étoit ambitieux, & qu'il aimoit la gloire, il ne voulut pas que la Republique fût redevable à quelque autre de cet avantage. Il étoit accompagné de cinquante Cavaliers de sa faction, ou de ses parens, tous extrêmement parez à leur maniere. Sa taille étoit au-dessus de la mediocre, assez dégagée, mais forte & robuste. Sa parure étoit une mante blanche, qu'il portoit d'une maniere bizarre & cavaliere, avec quantité de plumes, & quelques pierres rares aux endroits accoutumés. Les traits de son visage étoient mal proportionnez; cependant ils ne laissoient pas d'imprimer du respect: & un certain air libre & guerrier en rendoit la laideur majestueuse. C'est ainsi qu'il parut en présence du General; où après avoir fait les reverences ordinaires, il s'assit, & commença son discours, en avouant qu'il étoit le seul coupable de toutes les hostilités qui s'étoient commises; parce qu'il s'étoit imaginé que les Espagnols étoient du parti de Motezuma, dont le nom même luy donnoit de l'horreur: Mais qu'à présent il se faisoit un grand plaisir, de venir se rendre entre les mains de son vainqueur, comme aiant été le premier témoin de ses merveilleux exploits. Qu'il souhaitoit avec passion, meriter par cette soumission & par cette reconnoissance, le pardon de sa Republique, au nom & par l'autorité de laquelle il se presentoit, non pour proposer, mais pour demander humblement la paix, & pour la recevoir en la maniere qu'il plaitoit aux Espagnols de l'accor-

der. Qu'il la demandoit une, deux, & trois fois, au nom du Senat, de la Noblesse, & du Peuple de Tlascala; suppliant instamment le General, qu'il luy plût honorer leur Ville de sa presence: Qu'il y trouveroit des logemens preparez pour son armée, & toute la veneration & tout le service qu'il pouvoit se promettre d'un Peuple, qui étant naturellement fier & vaillant, ne croioit pas se faire tort, de le prier, & de luy obeir. Qu'il demandoit seulement, non comme une condition de la paix, mais comme une grace que le General leur accorderoit par pitié, qu'on traitât humainement les Habitans, & que la licence des Soldats épargnât leurs Dieux & leurs femmes.

Le discours & la liberté de Xicotencal agréerent tellement à Cortez, qu'il ne put s'empêcher de le témoigner à ceux qui assistoient à l'audience. L'estime qu'il avoit naturellement pour les braves hommes, luy donnoit ces sentimens; & il voulut que Marine le dît ainsi au General Indien, afin qu'il ne crût pas que l'accueil qu'on luy faisoit fût rendu à sa proposition. Après cela, Cortez reprenant un air severe, luy remontra avec un peu de vehemence, le peu de raison que la Republique avoit eu de luy faire une guerre si injuste; & luy en particulier, de soutenir cette injustice avec tant d'obstination. Il s'étendit sur ce sujet, par plusieurs raisons fortes & pressantes: & après avoir exageré la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon, il conclut en disant: Qu'il accordoit la paix qu'ils luy demandoient; & que son armée ne feroit aucune violence, ni aucune extorsion sur son passage. Il ajouta: Que lors que l'occasion se presenteroit d'aller à Tlascala, il leur en donneroit avis, afin qu'ils pussent preparer ce qui seroit necessaire pour son entrée, & pour son logement.

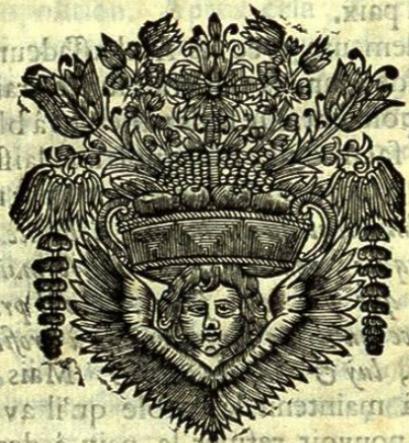
Xicotencal fut extrêmement affligé de ce retardement, qu'il regardoit comme un pretexte pour s'assurer de leur sincerité dans le traité: & en jettant les yeux sur ceux qui assistoient à l'audience; Vous avez raison, dit-il, ô grands Teules, (c'est ainsi qu'ils nommoient leurs Dieux) de punir notre franchise par votre desiance. Neanmoins, s'il ne suffit pas pour être cru, que toute la Republique de Tlascala vous parle par ma bouche, moy qui suis le General de ses troupes, & ces Cavaliers qui me suivent,

qui sont les plus Nobles & les plus grands Capitaines de sa Nation, resteront ici en otage pour votre seureté; & nous demeurerons entre vos mains prisonniers, même enfermez, autant de tems que vous serez dans notre Ville. Cette offre ne laissa pas d'augmenter la confiance du General; mais comme il ne vouloit pas ceder en generosité, il répondit: Que cette assurance n'étoit pas necessaire pour luy persuader qu'ils souhaitoient un accord, dont ils avoient tant de besoin: & que les Espagnols n'avoient que faire d'otages pour entrer dans sa Ville, & pour s'y maintenir en seureté, comme ils l'avoient fait au milieu de ses troupes en armes. Cependant, que l'on pouvoit s'assurer constamment de la paix sur sa parole; & qu'il iroit à la Ville, le plutôt qu'il luy seroit possible. Cortez finit ainsi l'audience, & conduisit Xicotencal jusqu'à la porte de son logis, où il l'embrassa; & en luy tendant la main, il luy dit: Qu'il ne tarderoit à luy payer sa visite, qu'autant de tems qu'il en falloit pour dépêcher des Ambassadeurs que Motexuma luy avoit envoieez. Ce discours lâché comme par hazard & sans dessein, ne laissa pas d'échauffer beaucoup la negociation de la paix.

Le General demeura avec les Ambassadeurs Mexicains, qui debuterent par de grandes railleries sur le traité de paix, & sur ceux qui le propofoient. De là ils passerent à blâmer avec trop de presomption la facilité des Espagnols à se laisser persuader. Enfin, s'adressant à Cortez, ils luy dirent, par maniere d'instruction: Qu'ils admiroient qu'un homme si habile ne connût pas encore les Tlascalteques, gens barbares, qui se maintenoient par leurs ruses, bien plus que par leurs forces. Qu'il prit bien garde à ce qu'il feroit; parce qu'ils ne songeroient qu'à profiter de sa confiance, afin de le perdre, luy & tous ses Soldats. Mais quand ils virent Cortez ferme à maintenir la parole qu'il avoit donnée, déclarer qu'il ne pouvoit refuser la paix à des gens qui la demandoient, ni manquer à ce devoir qui étoit le but de ses armes, ils s'arrêterent quelque tems à rêver profondément: après quoy leurs persuasions se convertirent en prieres, à ce qu'il plût au General differer encore six jours son entrée dans Tlascala, afin que deux des principaux d'entre-eux eussent le tems d'aller instruire l'Empereur de ce qui se passoit, pendant que les autres attendroient ses ordres.

Cortez leur accorda cette grace, parce qu'il jugeoit à propos d'avoir des égards pour Motezuma, & de voir ce que cette diligence pourroit produire, n'étant pas impossible qu'elle ne levât les difficultez qu'il faisoit, de se laisser voir. Ainsi il mettoit à profit les differentes dispositions des Tlascalteques & des Mexicains; & il encherissoit la paix, en la faisant désirer aux uns, & craindre aux autres.

Fin du second Livre.



HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DU
MEXIQUE,
DE LA NOUVELLE
ESPAGNE.
LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Le voiage des Envoyez de Cortez à la Cour d'Espagne.
Les contradictions & les embarras qui retarderent
l'expédition de cette affaire.*



L est maintenant à propos de parler du voiage des Capitaines Alonse Hernandez Portocarreño, & François de Montexo, qui étoient partis de Vera-Cruz, chargez du present & des dépêches que Cortez envoioit au Roi, comme le premier hommage & le premier tribut de la Nouvelle Espagne. Leur